

Fabrication de chapeaux de paille d'Italie

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **6 (1868)**

Heft 23

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-179888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

s'est modifié, la langue même est changée. — Un dialecte aussi éloigné du français que le napolitain l'est de l'italien, fut longtemps la langue de Genève. Les grands-pères de nos contemporains comprenaient encore ce dialecte et le parlaient même, au besoin, avec les paysans. De ce patois savoyard et du vieux français auquel s'était mêlé toutes sortes de mots extravagants, était né un idiome local dont se servaient, dans leurs conversations, au commencement du siècle, la plus grande partie des Genevois — et même, en l'expurgeant un peu, la plus grande partie des écrivains.

Veut-on savoir maintenant, dit M. Marc Monnier, en terminant, ce qu'était la langue du pays et ce qu'elle est devenue, grâce au mouvement littéraire dont j'ai tâché d'indiquer l'origine? Je puis le montrer par deux citations.

Voici d'abord du patois savoyard tout pur, tel qu'il a été retrouvé et fixé par le peintre Hornung en ses *Gros et menus propos*. Je vais citer les premiers mots d'une conférence où Pessard, ami de Boège, raconte à sa manière la création du monde aux bonnes gens de l'endroit.

— « Braves zans! y ne vo faut pas lire la Bibla; si vo métaz le naz dedian, vo zètes damnâ, et vo z'allâ to draît en enfer. Ze vai vo deire, mé, tant qu'y en est, et qu'man le bon Dieu a créâ le monde. Ne vo derey point, m's'enfants, io etive le bon Dieu ni çan quy fâsive avant la création. Ze n'en sai ren du to; mais on zeur qu'y l'étime to sholet et qu'y s'ennuyave à ne ren fare, y preit 'na lanterna et se meit à all'ma to ceulex petits crésus que vo veyî dans le cié, et après y pendait sa lanterna et y fut la l'na. Et y trouva sé bravo to ce qui vegnive de fare, qu'y fait on grand fua de zoïa, on grand fua de la Saint-Dian et y fut le teleu: Et après y créâ les bêgues, les vasses, les meutons, les tièvres, lou cayons et les polailles et y leur bâilla à to à mezi. Et y créâ asse ben les peuzes, les pounézes et lou pious, ma y l'oblia de leur bâilli à mezi. Et cély poures bêgues criâvont la fam qu'man des z'aigles et le bon Dieu leur deit: « Ze vo z'ai ubliâ, poures » bêgues, z'en sai ben fashiâ; mais ze vai vo fare » quaqueran de bon, que vo fara pliaisi, 'na vera » golliardi. » Et y preit un bocon de dio, et y l'en fit on homme. »

Telle était la langue que nombre de gens parlaient et que tous comprenaient à Genève, il y a cinquante ans. Voici maintenant celle que parlent les écrivains; je glane au hasard dans les premières pages des *Bluettes* et *Boutades* de M. Petit-Senn:

(Ici M. Monnier cite une page de cet ouvrage au style pur et plein de finesse.)

—
A mes amis J. D. et S. S.

qui m'avaient promis une visite.

—
Vous n'êtes pas venus. J'avais pour vous attendre
Comme en un jour de fête arrangé mes salons.
Les parquets étaient blancs, un canapé bien tendre
Attendait vaillamment vos torses gros et longs.

De belles fleurs des champs embaumaient ma demeure,
Un air pur circulait partout; soins superflus,
Car le front dans la main, je vis arriver l'heure
Où les gens comme il faut ne se présentent plus.

Vous n'êtes pas venus. J'avais mis sur ma table
Avec un beau pain bis, du Gruyère de choix,
Des quatre-trois légers, du cognac supportable,
De quoi, vous le voyez, faire un souper de rois.

Trois bouteilles d'Yvorne à demi débouchées
Dans l'eau fraîche attendait vos palais altérés;
S'il l'eût fallu, leurs sœurs dans le sable couchées,
Eussent pour vos plaisirs ouvert leurs flancs dorés.

Vous n'êtes pas venus. (Ce n'est pas chose rare
Qu'un rendez-vous manqué.) J'avais, mes chers amis,
A votre intention accordé ma guitare
Pour vous chanter un brin, si vous l'eussiez permis.

J'avais fait quelques vers pour célébrer la fête
Biens gentils, bien tournés, pleins de beaux sentiments.
Vous m'y prendrez encor à me casser la tête
Pour des messieurs qui sont, ma foi, si peu charmants.

Vous n'êtes pas venus. Mes fleurs se sont fanées,
Mon bon Yvorne dort, mon Gruyère est mangé.
J'ai vendu mon cognac, vieux de quelques années;
J'ai donné mes Grandsons, cela m'a soulagé.

Mon parquet resté blanc, et mon canapé vierge,
M'ont pour le lendemain enlevé tout souci;
J'ai brûlé mes quatrains à la flamme d'un cierge;
Et leurs débris fumants m'ont inspiré ceux-ci.

Thermes de Lessus, 26 mai.

CROISIER.

Fabrication des chapeaux de paille d'Italie.

Cette industrie qui peut prendre de très grands développements ailleurs qu'en Italie vient d'être l'objet d'un rapport de M. Heuzé à la Société française d'encouragement. En voici un extrait :

Ces chapeaux se distinguent des tissus grossiers, qu'on fait à peu près partout, par leur finesse, leur souplesse et leur mode d'exécution. Cette industrie n'est pas ancienne en Italie; c'est au commencement du siècle qu'on a fait à Florence les premiers chapeaux de ce genre; l'exportation de Toscane, où elle est concentrée, n'a commencé qu'en 1825. Depuis cette époque, le commerce s'en est développé rapidement; cette exportation s'élève actuellement de 12 à 13 millions de francs pour les chapeaux, 6 à 7 millions pour les tresses, et environ 15,000 fr. pour la paille non ouvrée.

On emploie, pour cette fabrication, de la paille de blé de Toscane ou de la paille de seigle, provenant d'une culture spéciale. Les semences, qui coûtent plus cher que celles du froment ordinaire, proviennent des montagnes de Prato, Empoli, etc., où la végétation est moins vigoureuse. Elles sont répandues sur un sol léger, sablonneux, travaillé avec soin et émietté au râteau, comme dans la culture maraîchère. Chaque hectare reçoit 40 hectolitres de semence, et on ne peut arriver à des semailles bien régulières, qui sont pourtant essentielles, que par des soins particuliers. Pour cela on fractionne l'opération, répandant d'abord 2 ou 4 hectolitres, recommençant ensuite dans un autre sens avec une quantité pareille, et enfin répandant le reste dans les parties qui paraissent dégarnies; on obtient ainsi une végétation serrée, compacte, qui réduit les tiges à une par grain et les oblige à s'amincir et s'allonger.

La récolte est faite en vert, lorsque les épis sont en partie développés. La paille est divisée en poignées de 200 grammes environ; elles sont dressées sur le champ, qui en fournit de 6 à 8,000 par hectare; puis, le lendemain, elles sont étendues sur les cailloux des torrents à sec dans le voisinage, ou sur un gazon court fauché de très près, pour subir l'action

du soleil et de la rosée. On les relève et on les couvre le soir, évitant surtout qu'elles ne soient mouillées; enfin, on les blanchit sommairement par l'acide sulfureux.

A cette opération succède l'*effilage*. On arrache la partie portant l'épi au-dessus du premier nœud, on rejette la partie inférieure inutile, et on divise le brin en longueurs de 10 centimètres. Une paille fournit ordinairement trois de ces longueurs; on les blanchit de nouveau par le soufrage et on s'occupe du *trriage* pour séparer les diverses grosseurs.

Cette opération est faite par des femmes qui ont une aptitude merveilleuse pour distinguer au tact les moindres nuances de grosseurs; elles rangent les brins dans des gobelets placés devant elles et numérotés depuis 50 jusqu'à 137 pour le blé, et jusqu'à 180 pour le seigle. Des machines ont été inventées pour faire ce triage mécaniquement, mais elles ne sont pas préférables à l'emploi des ouvrières.

A ce choix succède la *fabrication des tresses*. Elles sont faites avec onze ou treize brins; leur longueur est généralement de 50 à 55 mètres, leur largeur et la quantité de paille qu'elles emploient varient avec la finesse de la paille. Avec des brins n° 50, la tresse est grossière et large, elle exige 1 kil. 500 de paille; il faut un mois pour tresser un chapeau de paille; avec les n° 120 à 130, il faut 500 grammes pour une tresse; la paille n° 186 donne des tresses de 3 millimètres et demi seulement de largeur, et il faut six mois pour tresser un chapeau.

Ces tresses, portées à la fabrique, sont dégraissées, puis exposées quelque temps au soleil, puis envoyées à la *couture*, pour la fabrication des chapeaux. Cette opération est faite avec un soin minutieux: la couture est solide, le point est très peu visible et ne se défile pas, surtout si le chapeau a été soumis à une grande pression, après avoir été encollé. Ces chapeaux sont ensuite dégraissés de nouveau; puis, pour enlever les rugosités et parties saillantes, on frotte leurs diverses parties les unes sur les autres, ou on les unit avec une peau de chien. Si cette opération cause quelques déchirures, on les répare en y mettant des pièces qu'il est souvent impossible de distinguer du tissu primitif. On termine par un nouveau dégraissage, et ordinairement par une immersion dans de l'eau tiède, contenant de l'acétate de plomb, et enfin par un dernier blanchiment à l'acide sulfureux.

Ces chapeaux sont d'une souplesse remarquable. Leur fabrication constitue réellement une industrie perfectionnée qui n'a rien de comparable, soit pour les matières premières, soit pour les produits obtenus, avec les chapeaux grossiers qu'on fait de temps immémorial en France dans diverses contrées, l'Est, le Dauphiné, l'Auvergne, les Pyrénées, etc. Les imitations qu'on a faites en Suisse, dans le canton d'Argovie, ont parfaitement réussi; et, maintenant, cette fabrication est, dans ce canton, une industrie prospère exportant, chaque année, des chapeaux pour plusieurs millions de francs. Ces chapeaux, en général en paille de seigle, sont plus fins et moins solides que ceux en paille de *froment de Toscane*, et sont d'un prix moins élevé.

Il serait à désirer qu'on pût développer dans notre canton une semblable industrie. Les Alpes nous paraîtraient particulièrement propices à sa bonne réussite. Comme il n'est pas nécessaire que le froment parvienne à maturité pour donner la paille nécessaire à la confection des chapeaux, le climat froid de nos régions alpestres ne serait pas un obstacle; il y aurait là pour les hommes plus de travail pour l'été, et pour les femmes une occupation lucrative qu'elles peuvent exercer dans leur maison. On pourrait ainsi doter les Alpes d'une industrie qui contribuerait à y répandre un peu de ce bien-être que l'horlogerie a donné à nos populations industrielles du Jura.

Dernièrement, un citoyen d'Hérisau, M. Schiess, a offert à sa ville natale une somme de 100,000 fr. et

le terrain nécessaire à la construction d'une école supérieure. Dans l'espace de vingt-quatre heures, une souscription publique a recueilli 80,000 fr. qui ont été joints au don de M. Schiess, ce qui permet à la commune d'Hérisau de construire un beau bâtiment d'école sans bourse délier.

C'est de la même manière que se sont trouvés il y a peu d'années les 600,000 fr. qu'a coûté la construction de la caserne d'Hérisau.

Heureux administrateurs!

Recette pour faire fortune.

Achetez les gens pour ce qu'ils valent, et revendez-les pour ce qu'ils s'estiment, vous êtes sûr d'y trouver au moins le 1000 p. % de bénéfice.

— Eh père Tricot, ye mé paré que vos été expert dein lo meti dâi topi?

— Ye lo crâyo bin monsu, lâi yé fé mon appren-tesazo tsi lo plle rusa dâi topi dâo canton. Dein lo bon tein dâi topi, mon maîtré m'einvouyvé tôte lé demeindzé dein la sésion frâide porta lé taupé præssé dein la senanna aô borsi dé la commouna que pâyvê on batz pôr on derbon et on crutze pôrlé raté, et quand fasâi bin tso on ne lâi portavé ké lés cuvé; assebin mon maîtré avâi on tsapi dé sia naire que la bo et bin veindu trâi cein francs aô mein. Assebin étâi on rudo biau tsapi!

— Eh! bonjour, cher ami, comment êtes-vous?

— So, so, comme dit l'Allemand.

— L'Allemand a bien raison?

— Oh! oui.

La livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE vient de paraître à Lausanne et contient les articles suivants:

- I. Le devoir. — 1. De l'origine de l'idée du devoir, et de la nature du devoir, par M. Ernest Naville (1^{er} article).
- II. Diderot et l'Allemagne, par M. Auguste Béranger.
- III. La nouvelle Amérique. — V. Après la guerre civile, par M. Albert Laval.
- IV. Six semaines à Heppenheim. Nouvelle, de M^{me} Gaskell. (Suite et fin.)
- V. Une évasion de Caprera, par Elpis Melena.
- VI. Chronique.
- VII. Causeries parisiennes.

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. Brins de mousse. Poésies, par C. Gustave Borel. — L'oncle Matthias. Nouvelle, par Urbain Ollivier. — Voyage en Italie; Florence et Venise, par H. Taine. — Agonie de l'église réformée de France.

Bureau chez Georges Bridel, éditeur, place de la Louve, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.